



Pour citer cet article :

**Delb (Bernard), « Voir Fresnes et pourrir. Mon incarcération en 1957 », puis « Jours sans fin. Dans le pourrissoir de Fresnes », in Dossier *De Fresnes à Bourges*. « Pourrir et revivre », Lettre « Pour l'Histoire » n°69-70, automne-hiver 2015, AH-PJM.**



Dossier

# De Fresnes à Bourges

## « Pourrir » et revivre

*Ils ont eu affaire à la justice, lui à 16 ans à partir de 1956, elle à 14 ans et demi en 1968. Tous deux ont fait des fugues pour fuir l'indifférence et la maltraitance de leur entourage. Lui c'est Bernard Delb, incarcéré à Fresnes après l'échec d'un placement en foyer à Strasbourg ; elle c'est Mariette Isnard, placée en internat de l'Education surveillée, à sa demande pour fuir sa mère. Nous connaissons bien Bernard Delb dont nous avons publié un double article dans nos colonnes (PHL n°60) et qui est membre de*

*notre association. Nous découvrons Mariette Isnard qui a écrit ce témoignage pour rendre hommage à Renée Prévaud, directrice de l'IPES de Bourges où elle a trouvé l'espoir. Ces articles sont le début de deux récits plus longs dont la suite paraîtra dans le prochain numéro. Si pour lui, voir Fresnes en 1957 c'est « pourrir », en contrepoint à sa tristesse et à son désespoir, pour elle au contraire, voir Bourges en 1968 c'est revivre.*

## Voir Fresnes et pourrir

### Mon incarcération en 1957

PAR BERNARD DELB

Le Foyer du Jeune Homme de Strasbourg n'était vraiment pas pour moi. Prières et cantiques, 15 jours de purge, et je me suis calté avec un autre fuyard. Nous avons piqué une Vespa et roulé jusqu'à vider le réservoir. Puis le train pour Paris et, arrivés à la Gare de l'Est, j'ai laissé quimper<sup>1</sup> mon encombrant compagnon d'aventure pour me pointer boulevard Ney (Paris). Après un voyage à Saint-Brieuc avec un pote, je reviens à Paris sans le sou. Je rentre chez mes parents où ma mère a appris ma fugue en entendant mon frère hurler comme un veau. On ne le reprendra pas à me rendre visite. Le Major l'a même un moment menacé. Une cousine est logée par mes parents avec mon nouveau cousin de la main gauche, en ayant abandonné mari et enfant. Ce midi, spaghettis à la transalpine. Je me régale comme un diable.

#### Un juge mécontent

Ces agapes englouties, je me rends au Palais sous la pression de ma mère. Les potes vont être surpris de me revoir à la Ferme de Champagne. Le Palais est toujours aussi impressionnant et majestueux. Je déambule libre dans les vastes couloirs à la recherche de « mon juge ». Si j'espérais une réception cordiale, c'est raté. Il est de fort méchante humeur, écoute les détails de mes aventures, hoche sinistrement la tête, m'informe qu'il n'y a plus de place pour moi à Savigny, qu'elles sont pour d'autres qui sauront, eux, saisir la chance. Et patate, et patate... Mais il fera au plus vite pour m'affecter au plus tôt une place. Enfin, dès qu'il en trouvera une. Pour l'instant il n'y en a pas et, en attendant, il ne reste que Fresnes ! Je ne pipe mot, im-

passible mais consterné. La prison ! Le juge n'a plus de temps à me consacrer. Il doit s'intéresser à ceux qui méritent son attention. Il fait signe aux deux gardes, leur tend un document, me promet de passer me voir en prison, et me souhaite bonne réflexion en guise de viatique. Nous sommes le 13 mars 1957... Je me suis mis dans la nasse !

#### Descente aux enfers

Je sors entre les deux cerbères qui ne m'ont pas mis les pinces. Nous parcourons d'interminables couloirs, des escaliers de plus en plus hostiles. Nous nous enfonçons dans des galeries... des boyaux plutôt, de plus en plus pouilleux. Nous plongeons dans les entrailles nauséabondes du courroux de la République. Progressivement je m'enlise, je me noie dans le désespoir car aujourd'hui je chute dans la souricière. Il règne une odeur pestilentielle de pissotière. Plus infect que l'urine, c'est l'ammoniac qui s'échappe du lisier. Les cellules, sorte de cages métalliques, sont sur deux niveaux. À 16 ans, toujours mineur, j'ai droit à une case individuelle, à l'étage. Dessous, un autre prisonnier, majeur celui-là. Les deux clapiers adjacents sont également garnis. C'est un tournant de ma vie. L'enfance, cette enfance polluée d'indifférence,

1. L'expression « laisser quimper » est une formule populaire signifiant, entre autre, « laisser tomber ». Elle était très répandue dans le milieu où je vivais et on la trouve également dans la chanson « Tatave » interprétée par Édith Piaf (internet : <https://www.youtube.com/watch?v=c1qRc9eIEAY>).

d'insécurité, de tristesse, de désespoir, cette enfance n'est plus. L'adolescence à peine commencée, sans les amours de cet âge, à peine entamée est brutalement interrompue. Elle disparaît et jamais plus ne sera. Prisonnier, je suis du mauvais côté de la destinée, cette fois avec les adultes, avec la peur, avec le désespoir...

### Départ pour Fresnes

Cris, plaintes, chocs, grincements métalliques, ouverture de portes, claquement de portes. Et soudain tous les matons s'agitent, s'affairent, courent, gueulent et aboient. Au rez-de-chaussée les portes s'ouvrent une à une. Une longue file se forme. Ma porte s'ouvre enfin, et je me place derrière mon voisin. J'arrive à l'air libre. Enfin, libre, façon de parler. La cour de la Conciergerie est entourée de bâtiments aux murs tristes qui la rendent borgne et écrasante. Un univers très angoissant où le ciel n'est pas. Dans un tel lieu, dans l'Enfer, le Ciel ne peut être. Et s'il existait, il ne saurait être que noir et orange.

Le chef concierge des lieux a préparé les fourgons cellulaires. Les portes arrière grandes ouvertes. À la suite de mon voisin, j'escalade le marchepied du véhicule. Un maton me pousse dans un cabiote si resserré que les cloisons se disent bonjour l'une à l'autre. Je ne peux que me tenir debout ou m'asseoir sur un strapontin. La croisière est très chaotique, les parois roulent et tangent à la fois. C'est un vrai baptême de mer pour moi qui souffre du mal des transports. Cette fois, je suis dans la cour des grands, une cour trop grande pour moi, et ça ne présage rien de bon. Le moral teinté en gris maussade vire à l'anthracite.

### Fouille dégradante

Un dernier ralentissement, un long freinage, puis l'immobilité. Les gardiens reprennent leur course. La porte du bocal s'ouvre et je m'aligne derrière un détenu. Puis les matons nous entraînent dans la gueule du triste bâtiment qui nous avale dans ses couloirs. *Voici le greffe : « Vide tes poches, donne ta ceinture, tes lacets, tes bijoux, tes papiers. Donne ton nom... »* Puis l'anthropométrie. Je connais. De l'encre plein les doigts, un chiffon trop maculé pour s'essuyer, un numéro d'écrou. À présent, comme tout le monde : *« à poil ! »*. Fouille indécente, dégradante. Puis dehors, dans le couloir, chargé du trousseau du damné. Les autres détenus disparaissent dans le ventre de la prison comme Jonas dans les entrailles de la baleine. Dieu seul sait quand la créature les expulsera. Et, comme toujours, Dieu s'en fout...

### « Maison d'Éducation Surveillée »

J'ai un maton pour moi tout seul. Nous parcourons ces tristes couloirs de cathédrales. Une dernière grille, et un imposant portail surmonté d'une inscription délavée : *« Maison d'Éducation Surveillée »*... Derrière une petite porte un vaste hall, un immense préau avec des coursives sur quatre étages. Des cris, partout des cris. Tout le monde gueule dans cet enfer. C'est bien cela, c'est l'enfer : *« Toi qui entre ici... abandonne toute espérance... »*. Les murs sont percés d'innombrables portes chargées d'énormes serrures. La verrière, tout là-haut, est noircie par les chiures d'oiseaux. L'atmosphère est suffocante, en-

gluée de sueur et de larmes, de désespérance, de contrainte, de violence.

Sur la gauche, une porte ouverte sur un bureau vitré : la cellule des matons. Eux aussi sont en prison, mais ils en sortent chaque jour et retrouvent leur liberté. Dans l'aquarium, un gros bonhomme à l'air pas du tout bonhomme tend sèchement la main vers mon gardien. Il lit le feuillet, consulte son tableau, puis tend le document à un homme en civil. Nouvel interrogatoire : *« Raconte un peu comment ça s'est passé... donne tous les détails... »* Il a un dossier à remplir et j'en suis le sujet. Le gros galonné reprend ensuite la main et tend une fiche au maton. Un coup d'œil de maquignon pour me jauger tel un jeune veau, un nouveau regard vers un autre tableau : *« À la 19 ! Et tiens-toi à carreau... sinon, ici, c'est vite réglé ! Allez, emmène-le. »* Je repars à la suite du gaffe. Un escalier métallique nous mène à la coursive du premier étage jusqu'à la porte 19. Une clé longue comme un jour sans liberté tourne dans la grosse serrure, et ma cage est ouverte. J'entre d'un pas, de deux pas... puis je m'arrête. Ma cellule ! Un gouffre insondable sous mes pieds, le désespoir me submerge, je tombe au fond sans fin !

### Première nuit en détention

Le maton me glisse : *« Interdit de rabaisser le lit dans la journée, interdit d'ouvrir la fenêtre, interdit... interdit... Et tiens-toi tranquille comme ça t'auras pas d'ennui ! T'as droit à un livre et à un quart de vin par semaine. Dans 15 jours ce sera deux, puis trois. Sinon, t'as plus rien. La bouffe est passée, t'attendras demain. »*

La lourde porte se referme lourdement, la lourde clef tourne dans la lourde serrure, puis le lourd maton s'éloigne d'un pas lourd. La cellule... angoissant rectangle avec un côté en biais décoré d'un robinet vétuste. Sous le robinet, un siège à la turque maculé de traces suspectes. La fenêtre haute est garnie de barreaux gros comme le pouce. À droite un sommier métallique et sa paillasse sont relevés contre le mur, à gauche une tablette fixée au mur. Sous la fenêtre, un gros tuyau en guise de plinthe. C'est tout ! Je reste immobile, les yeux ripant en tous sens, cherchant une raison d'espérer. Peu à peu s'imposent les hurlements, les gémissements, les cris, tout ce qui peuple la nuit, résonne, transperce la porte. Une atmosphère éprouvante exhale des murs et noie la cellule. L'espace s'étend au-delà d'ici, déborde du réduit, englobe tout l'univers de tous les maudits. Je grille une sèche, lentement, pour la faire durer le plus longtemps possible. Puis je colmate avec application le premier des nombreux trous du mur avec le petit mégot.

La journée est finie et c'est l'heure du couvre-feu. Je rabats le sommier et me glisse sous l'unique couverture de l'administration pénitentiaire pour cette première nuit en détention à Fresnes. Mon esprit s'évade de cette cage. Je repense à Savigny qui fut si facile, au foyer de Strasbourg où je n'étais pas à ma place. Le juge n'aurait pas dû me laisser choisir. J'aurais évité ce passage à la case prison. La lumière s'éteint, mais la prison ne dort pas, la prison ne dort jamais ! Tous ces bruits, ces cris, toujours répétés. Des chocs répétés font brailler le tuyau métallique, un fou hurle comme un fou, un maton gueule comme un veau. La journée a été éprouvante, effrayante, je veille longtemps, indéfiniment, puis, sans m'en

rendre compte, je m'endors...

« *Café, café...* »

Au matin une agitation monte et succède à la trouble et oppressante accalmie de la nuit. Les sons d'abord confus et lointains se rapprochent peu à peu. Des voix inconnues accompagnent les chocs métalliques contre la coursive, des portes s'ouvrent, des portes se ferment. Les mêmes mots se répètent et s'approchent progressivement : « *Café, café...* » L'œilleton tourne sur son axe et un œil de merlan inspecte mon logis. La clef tourne brutalement dans la serrure, et la porte s'ouvre. Je découvre le maton suivi de deux prisonniers poussant une roulante. Le gaffe ne dit mot, inspecte, recule d'un pas. Un taulard me tend une miche de pain, l'autre verse une louchée de liquide noir dans mon quart en métal. Le maton m'ordonne « *Fais ta piaule...* » Et la porte se referme brutalement.

La miche de pain est pour la journée et j'en fais trois morceaux. Le café, évidemment, n'a de café que le nom. Le pain saupoudré de touches noirâtres ne vaut guère mieux. Pour la toilette, il faut se pencher sous le robinet en approchant dangereusement la tête de la cuvette constellée de traces inquiétantes. Le châlit est relevé contre le mur. Rien à faire ! Juste attendre ! Je grille une cigarette en retenant longuement la fumée qui me réchauffe la poitrine avant de s'échapper par les narines. Il faut faire durer ce plaisir car les provisions sont limitées.

« *19... Tu es là ?* »

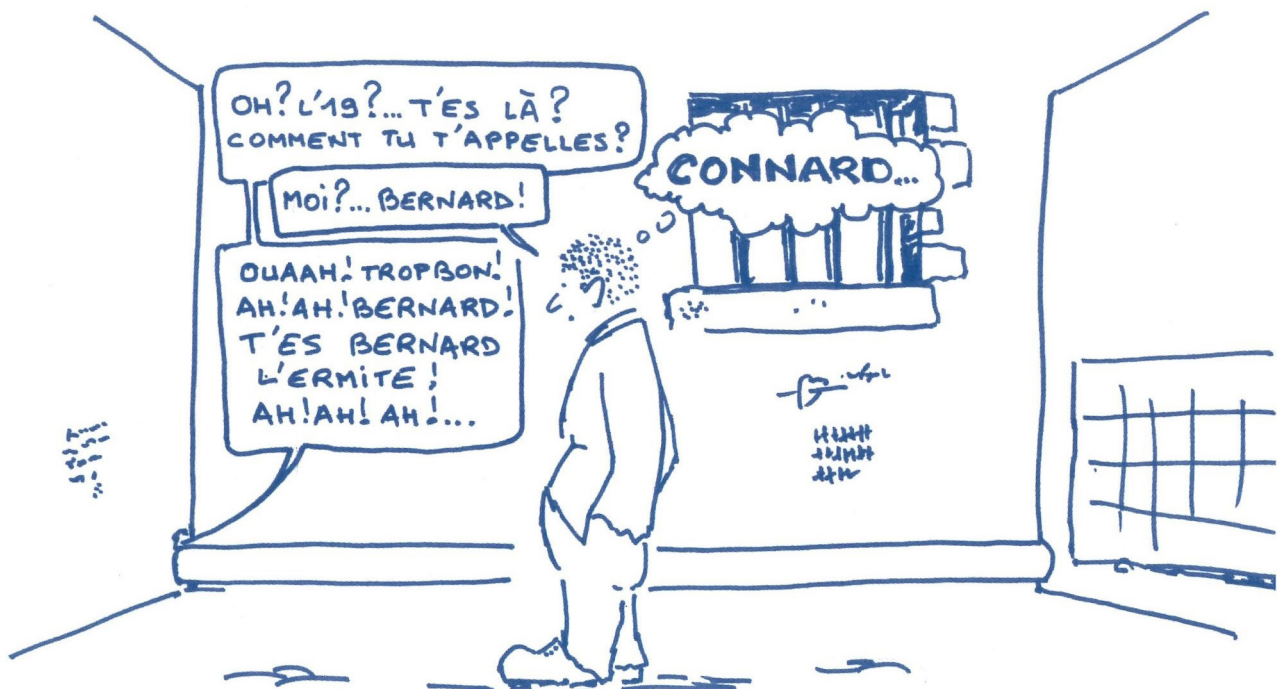
Au bout d'un moment, je distingue une voix assourdie qui appelle, chuchote, insiste, chante presque. La voix semble émerger du mur, près de la fenêtre. Je m'approche et

je décrypte enfin : « *19... Tu es là ? Tu es là ? ...* » C'est le voisin qui m'appelle. Je réponds « *Oui, je suis là. Qui es-tu ?* » La voix à nouveau « *Ah ! Salut. Je m'appelle Martial. Je suis à la 20. Parle doucement, pour ne pas alerter le maton. Approche du tuyau de chauffage, on s'entendra mieux.* » J'ai ainsi les premiers détails sur la vie dans le quartier des mineurs. La solitude à part une heure de promenade par jour. Le confort est limité et la bouffe est dégueulasse. Il est possible d'obtenir du travail mais peu payé... C'est chouette de communiquer avec ce voisin. Je reste assis dans l'angle du mur. La légère chaleur du tuyau qui sert de radiateur monte doucement au visage.

### Première promenade !

Le bruit des portes que l'on ouvre. Martial me glisse : « *C'est la promenade, à tout de suite* ». L'œilleton est manœuvré, l'œil de merlan est là, et la porte s'ouvre. Le maton la repousse contre le mur et va à la suivante. Je sors, et vois Martial. Et les autres. Une file se forme dans le silence. Tous ces garçons amorphes, vides de joie, je leur suis semblable. Nous sortons dans une cour fermée. Quelques touffes d'herbes poussent çà et là, comme des folles. Pour nous, une heure de liberté toute relative. Les matons restent et surveillent le troupeau. Je suis en compagnie de mon pote, et nous rejoignons d'autres mineurs. Les présentations nous occupent le temps de cette sortie. Lorsque les matons nous rassemblent, il reste encore à échanger, mais demain sera un autre jour qui sera suivi encore par un autre, puis un autre, et toujours un autre...

De retour à ma tanière, je me mets à faire les cent pas, comme tout prisonnier, sans but, sans fin, pour passer le temps, un temps qui lui ne passe pas... à suivre • BD



Jibe' 08/15

## Dossier

# De Fresnes à Bourges (suite)

## «Pourrir» à Fresnes, revivre à Bourges

**B**ernard Delb nous raconte ici les souvenirs douloureux de sa vie quotidienne dans la prison de Fresnes pendant près de deux mois en 1957 (cf 1<sup>ère</sup> partie, PLH n°69). Ses conditions de détention sont très éprouvantes, perçues comme injustes et, à 17 ans, il se sent « seul, abandonné, enfermé, bâillonné ». Mariette Isnard évoque les souvenirs heureux des deux années passées à l'IPES de Bourges (1968-1970). Elle n'a jamais été « jugée mauvaise ou

irrécupérable » et tous les personnels l'ont « aidée et encouragée », lui redonnant ainsi confiance. Nos témoins nous font percevoir le désespoir de l'enfermement à Fresnes d'un côté, l'espoir que procure la pédagogie de la confiance à Bourges de l'autre. Deux approches aux antipodes l'une de l'autre, mais qui font partie des réponses apportées par la justice des mineurs.

## Jours sans fin

### Dans le pourrissoir de Fresnes

PAR BERNARD DELB

**A**près avoir évoqué mon arrivée le 19 mars 1957 à Fresnes et mes premiers jours d'incarcération (PLH 69), je poursuis ici les souvenirs douloureux des deux mois qui ont suivi jusqu'à ma sortie, le 10 mai 1957, pour l'IPES de St Maurice. Ce sont des jours sans fin...

#### Mes voisins Algériens

**J**e peux converser de temps à autre avec mes voisins du dessus, tous Algériens. L'un d'entre eux m'a proposé d'échanger mon quart de vin (que je n'aime pas) contre une boîte de sardine. A chaque fois, un petit hamac descend doucement jusqu'à moi. Le «yoyo» est composé de la balayette fixée à une ficelle, et d'un linge replié en forme de sac. Je place délicatement le quart pour bien le caler, et j'indique au voisin de remonter son paquet. Très peu de temps après, le yoyo réapparaît, lesté cette fois du quart vide et d'une boîte de sardine. Surtout ne pas se faire prendre par le gâfe<sup>1</sup> ! C'est à cette occasion que j'ai appris tous les secrets du yoyo et de la nécessité de le faire passer d'une cellule à l'autre pour ne pas interrompre son trajet.

**M**es voisins du dessus sont en pleine effervescence car il y a beaucoup de condamnés ce matin. Cette guerre est une vraie saloperie. Dans le quartier, plusieurs jeunes partis en Algérie sont revenus entre quatre planches. Mon frère aîné est passé très près avec deux balles qui lui ont labouré la chair. Pour les Algériens, c'est pire car à chaque décès beaucoup se réjouissent qu'il y ait un Fellagha en moins. Ici, ce sont de braves types. Nous nous parlons facilement. Ils sont là pour leurs idées, moi pour mon manque d'idée.

#### Passe-muraille

**E**n discutant discrètement avec mon voisin Martial, nous égrattons machinalement autour du tuyau et le plâtre de scellement se désagrège. Avec nos cuillères, nous creusons chacun de notre côté. Oh, nous n'allons pas nous évader par ce passage, mais cela facilitera nos conversations. Les matons



1. Gâfe, gardien de prison, en argot français classique

sont à présent habitués à nous voir assis dans l'angle du mur et ne disent rien. Au bout d'un moment, bingo, nos conduits se sont rejoints ! Nous pouvons à présent parler normalement. L'ouverture minuscule suffit. Nous pouvons même nous passer des morceaux de papier en les poussant avec notre cuillère.

### Charançons et souris

Je redoute le vendredi car c'est jour de poisson: une tranche posée sur une louchée de riz. Mais le riz est agrémenté de points de couleur jaune et verdâtre, pas très appétissants. La première fois, je détache un petit morceau de poisson que je porte à la bouche. Horreur ! Que c'est amer ! J'arrive tout de même à avaler, mais au prix d'un immense effort, soutenu par la solide faim qui me tenaille. Je goûte précautionneusement à ce riz si étrange. Et c'est à nouveau cet affreux goût. Et ça croque sous la dent. J'appelle Martial : « *Qu'est-ce qu'il a le riz ? – Ah, les points verts ? Ça doit être des charançons ! Il y en a chaque fois dans le riz. La cuisine est très familiale ici...* » Je tente une nouvelle fois de manger ce brouet, mais c'est impossible. Mon estomac se soulève. Je laisse traîner la gamelle une partie de l'après-midi et, en désespoir de cause, son contenu rejoindra mes excréments.

Un matin, je reçois ma miche de pain quotidienne et la divise en trois parts. Mais c'est un pain surprise. Dès la première cassure, une masse informe apparaît. Je la dégage et tout un corps apparaît : une souris ! Et une grosse en plus ! J'appelle Martial pour qui toute la bouffe est agrémentée de tout ce qui passe. Inutile de faire une réclamation, je ne serai pas remboursé ! Je balance le cadavre par la fenêtre. D'autres bestioles se chargeront de le faire disparaître. Je mange ma part matinale de pain, comme il est cuit il n'y a pas de danger d'infection, il est stérile, ou presque...

### L'ennui

Comme les autres mineurs, je reste en permanence isolé en cellule sans aucune activité. À l'extérieur de ma tanière il y a toujours des bruits, des cris, le pas lourd ou feutré d'un maton. De temps à autre j'entends l'œilleton qui tourne sur son attache. Instinctivement, je me tourne vers la porte et je vois l'œil inquisiteur du maton qui m'observe. Je peux être en train de vider mes intestins agressés par la mauvaise nourriture, ou interrompu dans une masturbation qui me procure une illusoire satisfaction. Certains gâfes tambourinent alors de leur clé sur la porte en gueulant : « *T'es dégueulasse, arrête cette saloperie tout de suite !* » D'autres passent leur chemin, peut-être gênés de cette indiscretion.

À la fin de la journée je m'allonge sur mon grabat. La lumière brille toujours au plafond. Je n'ai aucune idée de l'heure, et me demande si le maton n'a pas oublié le couvre-feu. C'est lui le maître de la lumière. Afin de lutter contre cette clarté à présent inopportune, je glisse ma tête sous la couverture loqueteuse et arrive à m'endormir avant que la lumière ne disparaisse. Brutalement, quelqu'un me secoue. J'ouvre péniblement les yeux, aveuglé par la lumière. Un maton est à côté de la paillasse et me secoue comme un prunier. Son collègue sur le pas de la cellule surveille la scène. « *Ah, tu dors ? Ne mets pas ta couverture sur la tête, c'est interdit.* » Le gâfe tourne les talons et referme la porte.

Pour s'occuper on peut lire. En arrivant, j'ai eu droit à un seul livre par semaine. Comme je n'ai pas posé de problème, c'est monté à deux et plus tard à trois livres. Je peux choisir parmi les titres disponibles. La vie de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus passionnée peut-être dans les couvents mais me barbe, même si c'est mieux que rien. Les jours fastes, j'obtiens des romans d'anticipation. J'aime bien Jimmy Guieu, un auteur français de la collection Fleuve Noir. Il écrit sur une civilisation extraterrestre qui permet de rêver à un monde meilleur. Mais pourquoi sommes-nous tant limités en lecture ? Je ne comprends pas ce raisonnement. Il devrait y avoir des ouvrages de meilleure qualité. Ce serait mieux de lire que de nous abandonner à nos jeux érotiques solitaires ou de ressasser le malheur de notre condition.

### Le bruit et la fureur

Certains s'amuse avec le tuyau de chauffage lorsqu'ils sont désœuvrés. Le frapper avec un objet métallique maltraite tous les détenus de la coursive, car le bruit se propage instantanément. Si tout le monde le fait, cela met les matons en colère et c'est interdit. Mais comment localiser les fautifs ? Le vacarme est partout. Le tuyau résonne de façon terrible, assourdissante dans la cellule. Il emplit tout l'espace et finalement tout l'esprit. La seule façon de le neutraliser est de taper soi-même sur ce satané tuyau. On supporte alors le vacarme qui devient encore plus insupportable à celui qui ne participe pas. On se prend la tête dans les mains, on se bouche les oreilles, mais rien n'y fait. Dans la journée c'est supportable, mais la nuit, totalement infernal. Des cris s'élèvent pour exiger que cela cesse. En vain, car les responsables sont difficilement repérables et s'amuse de ces protestations ; les matons impuissants restent alors dans leur refuge. Cela peut durer des heures, avec des clameurs qui montent depuis les autres étages. La prison gronde. Les matons se décident alors à parcourir les coursives en frappant les portes et en relevant l'œilleton dans le vain espoir de trouver un coupable.

### Dernières cigarettes

Mes cigarettes ont depuis longtemps fondu comme mesquimaux en été. J'ai d'abord fumé comme un nabab, mais je n'ai pas de pécule et ne peux cantiner. J'ai alors ralenti l'allure pour faire durer plus longtemps. À présent, comme tous, je fume et refume les mégots inlassablement recyclés. À la promenade Martial m'a refillé un paquet de feuilles. La fumée de ces roulées est beaucoup plus âcre et me brûle la poitrine.

Le maton m'a proposé du travail. Avec l'argent gagné, je pourrai accéder à la cantine pour améliorer l'ordinaire et m'acheter du tabac. Une heure plus tard, un gros tas de cartons et de liens m'est livré. J'entame ma journée de labeur, plein d'espérance. En fin de journée, je calcule mon gain. Ça ne fait pas lourd, loin de pouvoir m'acheter ne serait-ce qu'un paquet de cigarettes ! De plus, c'est un travail lassant, prendre le carton, enfiler la ficelle dans les deux trous et recommencer. J'abandonne. Ça ne paye pas et c'est casse-pieds ! Je le dis au maton lorsqu'il passe avec la roulante. Je n'ai pas gagné grand-chose, et je ne peux toujours pas cantiner.

## Ma mère au parloir

Ça doit faire trois semaines que je suis ici à attendre que le temps passe. Au parloir, je retrouve ma mère et m'assieds en face d'elle. Un grillage nous sépare. Je suis surpris de sa visite car je ne m'y attends pas. C'est bizarre, je n'ai aucune émotion. Je ne ressens plus du tout cet élan affectif de mon enfance envers elle. Des paroles graves ont été prononcées. Un père a été déchu, détruit. La colère et la haine m'ont envahi. Je déteste ce père qui n'est plus mon père, mais j'ai également perdu l'amour pour ma mère. Je suis orphelin. Je ne trouve pas grand-chose à lui dire, elle prononce des paroles banales. Elle sort son paquet de Gauloises et demande au maton si elle peut m'en offrir. Il accepte, je peux en griller une et empocher deux paquets entiers. Voici tout de même une bonne raison de la remercier. La visite ne dure pas trois quarts d'heure. Ici, pas d'embrassade et je repars tout joyeux de ma nouvelle richesse. Un mois plus tard ma mère me fait une autre visite. Je m'assieds en face d'elle et pose la main sur le grillage. Elle pose la sienne et nous avons ainsi un contact bien léger.

## Visite médicale

La porte s'ouvre pour le café matinal et le maton éructe : « *Visite médicale !* ». Ça fait plus d'un mois que je suis ici, il est grand temps que l'administration pénitentiaire se préoccupe de ma santé. Avec le gardien nous sortons de la maison d'éducation surveillée (MES) pour prendre les couloirs de la prison. Nous nous arrêtons devant un petit attroupement : c'est l'infirmerie et du monde attend. Mais le gardien a les moyens de nous faire passer sans plus attendre. Nous sommes entrés dans une petite pièce qui sert de cabinet de consultation. Sous la fenêtre, un bureau. Derrière le bureau, un homme en blanc. À côté de l'homme en blanc, un détenu qui tient des dossiers. Je suis à deux mètres d'eux. L'homme en blanc : « *Rien à signaler, tu vas bien ?* » Que répondre ? « *Ben oui !* » Il a à peine levé les yeux vers moi, puis : « *Baisse ton froc ! Plus bas que ça ! Décalotte ! Ça va, tu peux y aller !* » Et c'est fini. La visite est passée, et nous retournons à la MES.

## Avoir 17 ans en prison !

Nous sommes le 9 avril 1957, j'ai 17 ans aujourd'hui, et je suis en prison ! Qui viendra me souhaiter « bon anniversaire » ? Personne ne s'en soucie. Pas de fête, pas de cadeau, pas de lettre, pas de visite... Le cœur est gros, très gros. Mais comment s'évader d'ici, quitter cet isolement ? Mon moral descend plus vite que la lumière du jour. La nuit, dormir, dormir longtemps, jusqu'à la fin. Ne revenir que libre, ailleurs, avec d'autres... Je suis seul ici, abandonné, enfermé, bâillonné...

L'idée de mort est partout présente. Pour les Algériens condamnés d'avance. Et pour moi la lassitude, le désespoir. Ces sentiments enflent en se nourrissant de ce temps qui ne veut passer et dont je ne connais pas le terme. Les matons ont certainement eu l'occasion de retrouver un malheureux qui a su se libérer de son malheur. Et je commence à rêver d'une vie qui s'arrête afin que ce bazar cesse. Le gouffre s'ouvre de jour en jour, toujours plus sombre.

## L'aumônier et le juge

La porte s'ouvre, un homme d'une soixantaine d'années s'avance dans la cellule et se présente : « *Je suis l'aumônier, avez-vous besoin de mes services ?* » Et bien non, voici bien longtemps que Dieu et moi sommes en froid. Par contre, le curé reste visiteur de prison et alimente la bibliothèque. Je comprends ainsi la présence de tant de livres sur la vie des saints et des béatifiés. Comme je ne suis client ni de ses sermons ni de ses rituels, la visite est très brève et son renouvellement pas souhaité.

Bien des semaines que je suis dans ce pourrissoir. Le juge vient voir ses ouailles et s'est fait annoncer. Les pas se rapprochent puis ma porte s'ouvre. Je me trouve devant mon juge que je ne reconnais pas : c'est pourtant bien lui qui m'a expédié ici, mais il en a mis du temps à me rendre une visite ! Il me demande comment ça va. Que puis-je répondre ? Que la restauration est épouvantable ? Que l'isolement est pénible ? Que la cellule est inconfortable ? Que les matons ne sont pas drôles ? Qu'il y a trop de bruit ? Il constate que je n'ai pas trop mauvaise allure physiquement. Pour le moral, il faut bien faire bonne figure. Il dit n'avoir toujours rien pour moi, qu'il s'active sérieusement, que cela ne devrait pas durer longtemps. Et patati, et patata... Et puis il me serre la main en me souhaitant bon courage. La porte se referme.

Départ pour un autre inconnu « *Tu pars demain. Prépare tes affaires pour le matin...* ». C'est ainsi que le maton me dit bonjour aujourd'hui. Ça fait près de deux mois que je suis ici, dix mois que je suis pupille du ministère de la justice, sans majuscule car je suis révolté, et je pars en maison de correction pour la vingt-et-une. Une facture de cinq ans.

Un profond mal-être s'est instillé en moi. Mes réflexions solitaires, l'isolement dans cette cellule m'ont rongé. Je ne vois plus d'avenir heureux à l'horizon. Je n'ai pas fait d'études, je n'ai plus de parents. Mon père s'est volatilisé, désintégré par la haine que ma mère m'a insufflée. Je ne ressens plus d'amour filial pour cette mère que j'adorais. Je n'ai plus de nom. Mes frères, mes sœurs, tous m'ont écarté. Déjà, dans ma petite enfance, leurs insultes m'avaient profondément miné. Maintenant, je suis seul au monde. Mon avenir m'est imposé, ce sera dans la délinquance. Prison, libération, prison à nouveau jusqu'à la fin de mon temps ici-bas...

Toujours rien de nouveau à midi. J'avale mon brouet que j'avais pourtant espéré éviter. Que l'attente est longue à présent qu'elle doit avoir une fin. Ah ! La porte s'ouvre, c'est le maton : « *En route, tu fous le camp !* » On prend les couloirs à l'envers. Arrivés au greffe, à poil, c'est vite fait. J'enfile mes effets personnels, signe une décharge, mais ne récupère rien. Je n'avais pas fait attention au civil dans la pièce qui prend possession de mes papiers, de ma chevalière et de mes quelques pièces. J'apprends qu'il est éducateur à l'IPES Saint-Maurice et que je suis placé dans cet établissement situé après Orléans. Vite, foutons le camp d'ici... • **BD**